

# A-t-on lu Lautréamont ?

par Robert Faurisson

*nrf*

LES ESSAIS CLXX

Gallimard



56  
Nodus 17/11/12





*A François Quilleret*



## SOMMAIRE

Avertissement (*Pages 17-18*)

### I. « *L'erreur est humaine* » (*Pages 19 à 27*)

Une mystification vieille d'un siècle a pris les proportions d'un mythe. Le mythe de Lautréamont : l'œuvre est déclarée folle, pathétique, sarcastique, odieuse ou banale, ennuyeuse ou bouleversante,... — Le pot aux roses : I. Ducasse a écrit deux joyeuses charges de la bêtise prudhommesque. — La mésaventure de la dent d'or s'est répétée. — Reviser notre jugement sur l'œuvre de Ducasse amène à remettre en question les fondements du Surréalisme, les usages de la critique traditionnelle, les inventions de la Nouvelle Critique. — Il faut se soucier de ce que le profane appelle le sens premier d'un texte. Toute œuvre est d'abord à considérer en elle-même, comme si elle était d'un auteur inconnu. — Un autre mythe s'effondre : celui de la révolte de nos poètes contre la logique. — Il est encore trop tôt pour se prononcer sur la valeur des *Chants de Maldoror* et des *Poésies*.

### II. *Deux fantaisies héroï-comiques* (*Pages 28 à 35*)

La clé de toute l'œuvre d'I. Ducasse tient en une phrase : « L'auteur s'amuse à contrefaire la bêtise prudhommesque. » — Ducasse se déguise. Il quitte son prénom pour celui de



Maldoror, et son nom, pour le titre et le nom de Comte de Lautrémont. — *Les Chants de Maldoror* (ou : *M. Fenouillard saisi par la débauche ?*) content les horribles tribulations d'un émule de M. Prudhomme, du jour où, se jetant « résolument dans la carrière du mal », il eut à se mesurer avec le « crabe de la débauche » et le « boa de la morale absente ». — A la différence du « Chantre », le « Poète » n'a pas d'identité. Il pourrait s'appeler Kalos-Kagathos. — *Les Poésies* (ou : *Évangile de M. Fenouillard ?*) sont le mirifique évangile et les géniales tonitruances et prognostications d'un émule de M. Prudhomme, entièrement rendu à ses vertus premières. — Partout, la bêtise joyeusement contrefaite. Ni sarcasme, ni dérision, ni confidences, ni parodie. — Ses héros sont à Ducasse ce que Pangloss est à Voltaire ou ce que M. Fenouillard est à Christophe. On ne psychanalyse pas des pantins. Rabelais, Molière et Voltaire n'ont personnellement rien de commun avec leurs grotesques. — Les deux fantaisies de Ducasse appartiennent, dans le genre bouffon, à l'espèce héroï-comique (et non pas : burlesque). Elles sont des amphigouris ou des ripopées.

### III. *Précisions sur la vie et l'œuvre d'I. Ducasse* (Pages 36 à 39)

Les changements de domicile d'I. Ducasse. — Son acte de décès. — Les dates de publication des *Chants* et des *Poésies* sont à revoir. — L'exemplaire du *Problème du mal*, d'E. Naville.

### IV. *Le « Chantre » incarne la bêtise du père noble* (Pages 40 à 49)

Son prénom est horrible, et son nom, grandiose. — A la fois héros et narrateur des aventures qu'il rapporte, il se présente comme le plus grand poète, puis le plus grand romancier de son temps. — Le meilleur des hommes est devenu le plus terrible d'entre eux. — Il est le rédempteur d'une humanité

qu'il ne châtie bien que parce qu'il l'aime bien. — Il ne craint personne, pas même Dieu. — Il est impitoyable pour lui-même. Il se fait peur. — Il défend la morale outragée. — Il prise au plus haut point la Science et les certitudes mathématiques. — Il se félicite d'être toujours grave comme un hibou. — Il est modeste et il s'en vante. — On serait malvenu à lui reprocher ses incohérences. — Son physique est vraiment exceptionnel. — Son style est amphigourique. C'est dans les comparaisons et dans les métaphores qu'il donne la pleine mesure de son génie. On est prié de passer discrètement sur ses solécismes et ses incorrections de langue. — *Les Chants* sont un florilège de cacographie. — A la fin du livre, Ducasse s'offre la fantaisie de donner à entendre qu'il a magnifiquement « crétinisé » son lecteur.

V. « *Les Chants de Maldoror* »  
(Pages 50 à 157)

*Chant premier* (p. 51 à 76).

*Chant deuxième* (p. 76 à 102).

*Chant troisième* (p. 103 à 113).

*Chant quatrième* (p. 113 à 131).

*Chant cinquième* (p. 131 à 145).

*Chant sixième* (p. 145 à 157).

VI. Le « Poète » incarne la bêtise du pédant de collège  
(Pages 158 à 171)

Les idées exprimées dans *Poésies I* sont d'une étroitesse et d'un conformisme bouffons. — Les idées exprimées dans *Poésies II* sont peut-être encore plus bouffonnes. — Le style des *Poésies* est amphigourique. — Ducasse s'est affublé du masque d'un « bon » professeur. — Il se pose en défenseur du « bon » goût. — L'AVIS sur lequel se terminent les *Poésies* nous livre le fin mot de toute l'énigme.

VII. « *Poésies* »  
(Pages 172 à 239)

*Poésies* I (p. 173 à 193).

*Poésies* II (p. 194 à 239).

VIII. *Les lettres de Ducasse fleurissent le canular*  
(Pages 240 à 249)

La lettre I ne nous semble pas de lui. — Les autres lettres ou fragments de lettre sont d'un joyeux loustic. Il comptait sur les Belges et les Suisses pour prendre le change. — Quiconque accepte de voir une mystification dans les *Poésies* est obligé, à la lecture des lettres, de voir également une mystification dans *Les Chants de Maldoror*.

IX. *Deux héros de la tradition du genre bouffon*  
(Pages 250 à 258)

Le « Chantre » et le « Poète » prennent place dans une très riche tradition de notre littérature. — Ducasse est à rapprocher de Rabelais, Molière, Racine, Boileau, Fontenelle, Voltaire ainsi que de Musset, Monnier, Baudelaire, Flaubert, Rimbaud, Labiche, Villiers de l'Isle-Adam, Jarry, Christophe,... On songe aussi à Proust et à Giraudoux, sans oublier, au Moyen Age, les auteurs de soties, mascarades, momeries et diableries. — Ducasse a l'esprit du *Tintamarre*.

X. *Une poésie bouffonne*  
(Pages 259 à 262)

La bêtise, quand elle sort de l'ordinaire, peut offrir des ressources à la poésie. — La poésie du « Chantre » (et du « Poète ») est faite de bêtise concentrée. — Ses images et ses

comparaisons ne sont pas surréalistes; elles sont l'ornement d'une prose de plomb. — Ses perles sont dignes de Joseph Prudhomme. — Son emblème : la coquecigrue biscornue.

XI. *Trois témoignages sur la personne d'Isidore Ducasse*  
(Pages 263 à 272)

Des trois témoignages qu'on possède sur I. Ducasse (Léon Genonceaux, Prudencio Montagne, Paul Lespès), le plus sûr est celui de Prudencio Montagne. Lequel déclare : « Isidore était extrêmement polisson, bruyant, insupportable. » — Une belle dupe : le « condisciple » [*sic*] Paul Lespès. — G. Hinstin semble avoir vu clair dans le jeu de son élève. — Autres « témoignages ». Deux études graphologiques.

XII. *Les dédicataires (autant dire : les victimes désignées)*  
*des « Poésies »*  
(Pages 273 à 292)

Par AMIS, Ducasse sous-entendait les imbéciles un peu trop sages ou pontifiants : G. Dazet, P. Lespès,... — Deux jeunes et graves prédicateurs des bons sentiments : A. Sircos et F. Damé. Leurs journaux : *La Jeunesse*, *L'Union des Jeunes*, *L'Avenir*. — G. Hinstin, professeur de rhétorique, incarnait assez bien le conformisme universitaire. — Pour les amateurs de biographie, *Les Chants* se présenteraient comme une vengeance de fils et les *Poésies* comme une vengeance d'élève : deux joyeux règlements de comptes.

XIII. *Les bénéficiaires des réclames de « Poésies II »*  
(Pages 293 à 304)

Des noms qui peuvent avoir été cités sans arrière-pensée : Thalès Bernard, Évariste Carrance, Louise Bader, [F.-P. Polydore], Théodomire Geslain, L. Maretheux, [Francesco Galati].

XIV. *Ce qu'en un siècle on a dit de Ducasse*  
(Pages 305 à 331)

On a parfois émis l'hypothèse du canular mais on ne l'a pas retenue. — On a parfois parlé de mystification au sens ténébreux et surréaliste du terme. — Certains se sont montrés capables de judicieux aperçus. La plupart ont été complètement dupés par Ducasse. Ils ont, sans le vouloir, révééré « la Bêtise au front de taureau ». Ils ont trouvé du génie à M. Fenouillard. — Quelques lecteurs sans prétention.

XV. *Le canular ne constitue qu'un aspect secondaire*  
*de l'œuvre de Ducasse*  
(Pages 332 à 340)

Ce qu'est un canular (ou une farce, ou une mystification). — Le consentement des dupes est indispensable. — Ici l'aspect essentiel est celui de la charge bouffonne, à quoi s'ajoute, secondairement, le plaisir de la mystification. Impossible d'affirmer la mystification si l'on n'a pas, au préalable, décelé la charge. — L'erreur commise sur l'œuvre de Ducasse est si grave qu'elle ne semble pas avoir de précédent en littérature. A la différence des mystifications littéraires les plus connues, celle-ci porte non sur l'identité de l'auteur, mais sur le sens même de l'œuvre. — Elle a, en revanche, de nombreux équivalents dans les domaines scientifique, historique, politique, religieux. — Une leçon de J. Janin. Il faut savoir s'accorder la permission de rire. On ne peut que rire en relisant Ducasse.

XVI. *Adieux au lecteur*  
(Pages 341 à 345)

Adieu dans le style d'Albertus. Adieu dans le style de Mal-doror. Troisième et dernier adieu, où le lecteur, prié d' « aller y voir lui-même », est mis au défi de trouver dans l'œuvre de

Ducasse une seule page qui ne soit pas matamoresque ou prudhommesque ou grotesque, c'est-à-dire, en somme, maldororesque.

XVII. *Annexes*  
(Pages 347 à 424)

Le texte de la première strophe des *Chants de Maldoror*.

Le texte du dernier chapitre des *Chants de Maldoror*.

Le texte intégral des *Poésies* (y compris les réclames et l'AVIS).

Un discours de Gustave Hinstin.

Florilège du « Chantre ».

Florilège du « Poète ».



## AVERTISSEMENT

*Ch.* : *Les Chants de Maldoror*. Édition de 1869, six chants.

*P. I* : *Poésies*, premier fascicule.

*P. II* : *Poésies*, second fascicule.

*C.* : *Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont*, par François Caradec.  
La Table Ronde édit., 1970.

Pour le texte des œuvres d'Isidore Ducasse, le présent ouvrage se réfère à :

Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, *Œuvres complètes*. Fac-similés [photographiques] des éditions originales. Introduction d'Hubert Juin. La Table Ronde édit., 1970<sup>1</sup>.

Les indications de pages renvoient le lecteur à cette édition; les strophes ou les chapitres des *Chants de Maldoror* et les paragraphes des *Poésies* ont été, par nos soins, numérotés de la façon suivante :

*Ch. I* : 1 à 14 — *Ch. II* : 1 à 16 — *Ch. III* : 1 à 5 — *Ch. IV* : 1 à 8 — *Ch. V* : 1 à 7 — *Ch. VI* : A, B, puis, pour conserver la numérotation originale, 1 à VIII.

*P. I* : 1 à 53 — *P. II* : 1 à 159.

On trouvera à la fin du présent ouvrage le texte de *Ch. I*, 1 et de *Ch. VI*, VIII ainsi que le texte intégral des *Poésies*. Le seul exemplaire connu de l'édition originale des *Poésies* se trouve à la Bibliothèque

1. L'orthographe et l'accentuation du texte original de Ducasse ne manquent pas de fantaisies. Dans le présent ouvrage nous signalons *parfois* ces fantaisies en les accompagnant d'un [sic].



Nationale; le plat de couverture qui porte d'un côté les réclames et, de l'autre, l'AVIS, a été inséré, par suite d'une erreur de brochage, à la fin du premier fascicule. Nous le rétablissons ici à sa place, c'est-à-dire à la fin du second fascicule.

Dans *P. II* se trouvent « corrigées dans le sens de l'espoir » un certain nombre de maximes de Pascal, de La Rochefoucauld et de Vauvenargues. La question se pose de savoir dans quelles éditions de leurs œuvres a pu être puisé le texte original de ces maximes<sup>1</sup>. Sur ce point nos propres recherches n'ont encore abouti à aucun résultat. Faute de mieux, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages suivants :

*Pensées* de Pascal, Emler frères édit. (d'après l'édition de Port-Royal), 1829. Pour *P. II*, 11, cette édition, que nous désignons par son initiale (*E.*), ne saurait convenir : le texte de Pascal y est amputé de sa seconde phrase. Aussi, pour cette seule fois, renvoyons-nous le lecteur à l'édition des *Pensées* de Pascal, établie par P. Faugère « à l'usage des lycées et collèges », Delalain édit., 1848;

*Maximes* de La Rochefoucauld, « Grands Écrivains », 1<sup>er</sup> vol., Hachette édit., 1868;

*Réflexions et Maximes* de Vauvenargues, Furne édit., 1857.

Isidore Ducasse n'est pas à confondre avec ses deux héros. Pour plus de clarté, le lecteur voudra bien garder présentes à l'esprit les précisions suivantes :

« Chantre » : terme qui entend désigner l'auteur — fictif — des *Chants de Maldoror*. Personnage bouffon dont Isidore Ducasse s'amuse à jouer le rôle.

« Poète » : auteur — fictif — des *Poésies*. Second rôle bouffon d'Isidore Ducasse.

Maldoror : prénom du « Chantre ».

Comte de Lautrémont : titre et nom du « Chantre ».

Isidore Ducasse : véritable auteur des *Chants de Maldoror* et des *Poésies*. Sa véritable personnalité n'a rien à voir avec celles du « Chantre » et du « Poète ». Il ne cesse de rire sous cape et sous masque.

1. Ces renvois aux « sources » ne présentent peut-être pas grand intérêt. On peut savourer dans toute leur sottise telles pensées de notre cuistre sur le nez de Cléopâtre ou sur « L'homme [qui] est un chêne », sans connaître les pensées correspondantes de Pascal. A peine ces « sources » permettent-elles de goûter certaines leçons de style que notre grotesque Penseur semble vouloir infliger aux auteurs qu'il prend pour cibles. Pour *Les Chants*, on pourra consulter la thèse dactylographiée de Pierre-Jean Capretz : *Quelques sources de Lautrémont* (Paris, 1950), ainsi que l'étude de Maurice Blanchot sur « Lautrémont et le mirage des sources » (*Critique*, juin 1948, p. 483 à 498).

« *L'erreur est humaine* »

Cent ans. La mystification aura duré cent ans. En un siècle, Isidore Ducasse est parvenu à mystifier quelques-uns des plus grands noms de la Littérature, de la Critique et de l'Université, tant en France qu'à l'étranger. Il n'est pas d'exemple, semble-t-il, d'une mystification littéraire aussi grave et aussi prolongée. Ses victimes vont notamment de Léon Bloy et Joris-Karl Huysmans à André Gide et J.-M. G. Le Clézio en passant par Edmond Jaloux, Valéry Larbaud, Jacques Maritain, Jean Paulhan, Jules Supervielle, Henry Miller, Tristan Tzara, Francis Ponge, Thierry Maulnier, Robert Brasillach, Jean-Paul Sartre, Roger Caillois et Albert Camus, sans oublier tous les Surréalistes, notamment André Breton, Louis Aragon, Paul Éluard,... Elles vont également de Remy de Gourmont à Gaston Bachelard, Maurice Blanchot et Philippe Sollers, en passant par les critiques et les professeurs de l'ancienne ou de la nouvelle école qui se sont risqués à prendre Lautréamont pour sujet d'étude. L'auteur du présent ouvrage doit reconnaître qu'il n'a pas failli à la règle générale; il se souvient d'avoir, pour sa part, gravement médité, à l'exemple de tant d'autres, sur le goût du sarcasme chez le Comte de Lautréamont, sur son humour et sur le caractère, somme toute, pathétique des *Chants de Maldoror*. Et cela jusqu'au jour où il lui fallut se rendre à l'évidence : *Les Chants de Maldoror* et les *Poésies* étaient l'œuvre d'un joyeux farceur. Pour mieux se moquer d'une certaine race d'imbéciles toujours graves et majestueux, toujours prêts à s'offusquer de l'inconduite des autres et à se proposer eux-mêmes en exemples de respectabilité, Isidore

Ducasse s'était amusé à prendre les apparences et le langage de ces gens-là. Et comme une farce n'est vraiment réussie que lorsqu'elle est prise au sérieux, le mauvais plaisant, en un second temps, s'était employé à présenter son œuvre comme une confession particulièrement déchirante, comme un témoignage de la grandeur de l'homme!

Les lecteurs de Ducasse se sont trompés eux-mêmes encore plus qu'ils n'ont été trompés par l'auteur. De la simple mystification on en est ainsi progressivement arrivé au mythe de Lautréamont. On peut se demander si, dans l'esprit de nombreux lecteurs, Rimbaud et Lautréamont ne constituent pas en quelque sorte des auteurs de référence par rapport auxquels se mesurerait tout le reste de la poésie française. Aujourd'hui, par exemple, on ne s'intéresse plus guère à Victor Hugo que pour autant qu'il se rapproche — paraît-il — de Rimbaud, de Lautréamont et des Surréalistes. Encore le mythe de Rimbaud perd-il un peu de sa force depuis quelques années; celui de Lautréamont est en voie de le supplanter. Le premier signe de l'étrange engouement dont jouissent *Les Chants de Maldoror* s'est manifesté au lendemain de la Première Guerre mondiale; le deuxième a immédiatement suivi la Seconde Guerre mondiale; le troisième est apparu après l'effervescence des journées de mai 68. Depuis quelques années — et non pas seulement à l'occasion de la célébration de son centenaire — Lautréamont se trouve assez souvent placé en compagnie de Marx, de Nietzsche et de Freud. Il est tenu pour un précurseur de la Commune, comme Jean-Jacques Rousseau passe pour avoir annoncé la Révolution. D'autres, qui vont tout de même moins loin, tiennent simplement l'auteur pour fou et génial, et ses *Chants*, pour la « suprême expression du Romantisme flamboyant »; beaucoup se déclarent sensibles à une force de dérision véritablement satanique et d'autant plus pathétique qu'ils croient percevoir dans *Les Chants* l'écho d'un drame de l'adolescence. Non moins nombreux sont ceux qui parlent d'humour (noir) et de parodie. Quelques-uns décrètent gravement que l'œuvre de Ducasse est odieuse, à moins qu'elle ne leur paraisse banale.

Tel est le mythe. La réalité en diffère passablement. En découvrant cette réalité, on se trouve soudain en présence d'un mirifique pot aux roses dont quelques rares lecteurs —

il faut bien le dire — subodoraient l'existence ou, plutôt, la possibilité d'existence.

« Dans « Les Chants de Maldoror » comme dans les « Poésies », Isidore Ducasse s'amuse à contrefaire la bêtise prudhommesque<sup>1</sup> », telle nous paraît être la formule qui permet de résoudre toutes les difficultés auxquelles se heurte le lecteur de Ducasse, la moindre d'entre elles n'étant pas la surprenante opposition des *Chants* et des *Poésies*. Dans le premier cas, Isidore se fait « Chantre » pour raconter ses horribles actions et ses épouvantables tribulations en ce bas monde, où la morale subit, hélas, les pires outrages; dans le second cas, il se fait « Poète » et il vient remettre les hommes dans le droit chemin des « premiers principes » : la morale est sauvée !

*Les Chants* et les *Poésies* sont deux fantaisies bouffonnes, deux charges de la bêtise prudhommesque. Elles sont aussi, mais tout à fait accessoirement, deux mystifications. Isidore Ducasse s'intéressait à la Bêtise. Il voulait lui donner la parole. Il créait son « Chantre » et son « Poète », comme Henri Monnier, son Joseph Prudhomme; comme Flaubert, ses personnages de Bouvard et Pécuchet; et comme Villiers de l'Isle-Adam, son Tribulat Bonhomet. Ni influence littéraire, ni désir de parodie. Comme ses prédécesseurs, il est probable qu'il s'inspirait de la vie et non des livres.

Si, « les paupières ployant sous les résédas de la modestie » (*Ch.* II, 1, p. 59), nous nous permettons d'envisager un instant que cette interprétation de l'œuvre de Ducasse soit la bonne, il semble opportun de rappeler ici l'anecdote de la dent d'or, telle que nous la conte Fontenelle dans une page fort connue de son *Histoire des Oracles* (Première Dissertation, IV). La voici, précédée, comme on peut le voir, de quelques réflexions d'ordre général :

« Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. — Ce malheur

1. Il s'agit d'une bêtise timorée, solennelle, épanouie de nullité satisfaite, éprise de respectabilité, grondeuse et sermonneuse. Il ne s'agit pas de la seule bêtise de Joseph Prudhomme, le héros d'H. Monnier.



ROBERT FAURISSON

## A-t-on lu Lautréamont ?

L'œuvre de Lautréamont n'a jamais été lue pour ce qu'elle est : une joyeuse et magistrale contrefaçon du moralisme pontifiant. **Les Chants de Maldoror** et les **Poésies** sont deux fantaisies bouffonnes. Isidore Ducasse s'y présente successivement sous les apparences d'un Tartarin (ou d'un Fenouillard) du vice et de la vertu. Il fait mine de braver — admirons le style — le « crabe de la débauche » et le « boa de la morale absente ». Une floraison de janotismes, de cuistreries et d'absurdités cocasses donne toute leur saveur à ces deux divertissements satiriques.

Encore fallait-il, pour les mettre au jour, veiller à lire sans préjugé, ligne à ligne, mot à mot et au ras du texte : précaution élémentaire que négligent parfois les commentateurs, en particulier ceux de la Nouvelle Critique.

On a beaucoup crié au génie surréaliste de Lautréamont. En fait de génie, c'est celui de la bêtise prudhommesque qui s'exprime par le truchement de ces deux grotesques que sont le « Chantre » et le « Poète ». L'œuvre d'Isidore Ducasse (1846-1870) constitue l'une des plus prodigieuses mystifications littéraires de tous les temps...

*nrf*